

Lettera di
Camillo Benso di Cavour a Auguste De La Rive

S.d. [Turin, 1 settembre 1859]

Mon cher cousin,

J'éprouve le besoin, à peine rentré dans mes foyers, de vous témoigner toute ma reconnaissance pour l'hospitalité si amicale que vous m'avez accordé. Je n'oublierai jamais le séjour que je viens de faire à Pressinge. Il comptera parmi les époques les plus agréables de ma vie. Veuillez distribuer autour de vous, au Cottage comme à Pressinge, mes remerciements les plus vifs: car tous les habitants de ces lieux regrettés ont rivalisé d'affections et de soins.

Vous aurez su par William l'accueil qui m'a été fait à Aix. Depuis son départ j'ai visité un grand nombre de localités et partout le parti libéral a saisi ma présence comme une circonstance favorable pour manifester ses sentiments unionistes. À Albertville surtout la démonstration a été vive. La garde nationale, qui était très nombreuse, a défilé aux cris de vive l'Indépendance de l'Italie. J'ai quitté la Savoie avec la conviction que si le Gouvernement ici sait si *[sic]* prendre il n'a rien à craindre, pour le moment du moins, du parti séparatiste.

J'ai trouvé à mon arrivée que les affaires politiques s'étaient plutôt améliorées. Quoiqu'en dise le *Journal de Genève*, personne ne songe plus à la restauration du Grand Duc de Toscane. Le ministre de France lui-même, qui est du Walewski tout pur, a singulièrement modifié son langage. Il passe condamnation *[sic]* sur la maison de Lorraine et il se borne à combattre le projet de l'union de la Toscane avec le Piémont.

D'après ce que je viens de vous dire, vous pouvez en conscience engager Mr Adair à modifier son langage. Je crois qu'il est dans son intérêt de le faire, car s'il continue sur le ton qui règne dans ces derniers numéros, il sera considéré en Italie comme un adversaire déclaré, et le public sera de plus en plus

disposé à considérer comme un ennemi le parti conservateur suisse.

Je vais dimanche à St-Martin, et de là à Leri, où la grêle m'a fait beaucoup de mal. J'y attendrai Lucien, qui m'a promis de venir diminuer le nombre des beccassines, qui mangent le riz que l'orage n'a pas emporté.

Croyez, mon cher Auguste, à mes sentiments dévoués.

C. Cavour